

Lionel Tran **sida mental** (édition espagnole)

Ce qu'en dit la presse

« Rage, incertitude, tristesse sont les caractéristiques du style littéraire – j'oserais dire vital – de Lionel Tran. »

Evaristo Aguirre - Divertinajes

* * *

« Sida mental est un roman nerveux et corrosif qui se lit en deux heures et qui découle directement de la littérature sordide traditionnelle – orpheline depuis la mort de Bukowski. »

Miguel Artaza – El Correodigital

* * *

« En traduisant du français Lionel Tran et Valérie Mréjen, Periférica est en train de consolider un travail éditorial qui mérite d'être suivi de près. Déjà adultes dans la période post-68, Tran et Mréjen déploient des portraits générationnels étranges et savoureux. Les deux auteurs sont proches, ayant su hériter de la description exhaustive jusqu'à la nausée de Perec en plus d'un intimisme qui caresse – quand il n'étreint pas – les viscères du lecteur. (...)

Sida mental brille pour de nombreuses raisons. Par exemple, grâce à la simulation parfaite de la topographie périphérique (...) Grâce aussi à la manière dont le narrateur appréhende la sexualité infantile (...) Parallèlement à la pulsion sexuelle, la désintégration se dégage comme le déchaînement d'une haine incontrôlable : du harcèlement scolaire aux atroces manifestations de violence extrême, à partir de scènes insignifiantes comme la dissection d'une mouche, et d'autres qui oscillent au-dessus d'un abîme d'étrange innocence, comme cet enfant de neuf ans qui tire à droite à gauche avec un fusil, ayant la malchance d'avoir des objectifs trop lointains. On pourrait parler sans fin des richesses de Sida mental. »

Ibrah(i)m B. - Berliner Haus

* * *

« Un virus hautement contagieux.

La prose de Sida mental est sèche, dure, dénudée de tout excepté d'un mal-être existentiel qui est d'autant plus puissant qu'il ne tente à aucun moment de donner une réponse à la question implicite tout au long du texte : où, comment et quand s'est forgée l'incapacité de la génération de l'auteur à affronter sa propre identité ?

Lionel Tran pose cette question de manière tacite dans chaque page, fragmentant les scènes de ses angoisses, de ses frustrations, de sa sexualité réprimée, de la peur de la violence qu'il sent circuler dans ses veines. À mesure que se succèdent les chapitres, (...) nous naviguons dans la lecture en suivant un slalom sensoriel dans lequel chaque trêve apparente n'est rien de plus qu'une ruse pour donner encore plus de virulence au coup de couteau émotionnel suivant.

Car même le lecteur qui sortira indemne de cette roulette russe littéraire ne pourra pas éviter de se demander, en fermant le livre, si la balle qui lui est destinée n'a pas déjà quitté le barillet. »

Sur.es

* * *

« Je lis Sida mental à toute vitesse car il n'est pas possible de lire autrement un livre qui vous fait sauter la tête. (...) A mesure que l'individu/robot lecteur parcourt les pages, un trouble croissant saupoudré d'associations heureuses – prise de conscience du dégoût même de l'enfance, du dégoût même de la puberté – prend possession de l'espace comme un magma obscur et néfaste. En plus de contaminer les pages blanches de noirceur, Lionel Tran, auteur français né à Lyon en 1971, écrit spectaculairement bien. L'expression « sida mental » fait référence à l'atrophie de la capacité immunologique du cerveau à combattre les idées pernicieuses. Ce livre approfondit l'idée délicate de violence intime – que nous nous auto-infligeons, que nous infligeons à ceux qui nous entourent –, qui se manifeste dès l'enfance, qui se condense et s'obscurcit à mesure que ces pulsions se transforment chaque fois en des jeux de plus en plus intimes et difficiles à confesser. Ce livre fait penser à ces terribles moments de prise de conscience, où l'on réussit à nommer ce qu'il y a de sale et de déplorable en chacun de nous. »

Ana. S. Pareja – auteur, éditrice

* * *

« La violence comme mécanisme narratif

Lire Lionel Tran ne nous laisse pas reprendre notre souffle, nous fait perdre haleine. L'écrivain réussit à dépasser l'état brut de la violence sans objectif pour, à la place de choquer, poser des questions. »

Guillaume Fourmont - Publico

* * *

« Une génération déstructurée

Selon Lionel Tran, la nouvelle génération née dans les années 70, loin de partager les idéaux soixantehuitards de leurs parents – défendre la possibilité de se laisser porter par ses rêves et atteindre la plénitude personnelle –, se retrouve dans la précarité. C'est cette génération pour laquelle les rêves deviennent des frustrations, un combat quotidien pour survivre. Tran produit un récit dur sous forme de chronique d'une jeunesse tourmentée. Sida mental, que l'auteur affirme comme étant à 95% autobiographique, reflète la manière dont les habitants de la banlieue utilisent la violence comme seul moyen d'expression à leur portée. »

QUE LEER, novedades

* * *

« Flambée d'une vie qui n'en est pas une. Rage et frustration. C'est le « sida mental » qu'inocule le français Lionel Tran (Lyon, 1971) à travers les pages de ce livre bref et cassant, procès autobiographique d'un fils de parents de Mai 68 qui regarde à l'horizon et scrute les nuages toxiques du désespoir. Un hurlement de sang, de sperme qui étend son gaz de nihilisme pour combattre l'anesthésie globale. Un minimalisme formel pour

montrer un océan de mal-être au stade terminal. »

Rockdelux, Critica

* * *

« Sida mental est l'album noir de Lionel Tran, fait de souvenirs qui laissent « un goût amer dans la bouche », « un goût de merde prononcé » : le goût du passé sans agents de saveur. Peu importe que l'enfant puis l'adolescent affecté par tous les virus décomposants soit ou non Lionel Tran, car cet enfant et cet adolescent c'étaient nous. Du sang et du sperme, des cris et des coups, des larmes et des fous-rires, des cruautés monstrueusement drôles, de la peur, beaucoup de peur, de la haine, beaucoup de haine ; une haine diffuse et vénéneuse contre le monde. Les envies de rire, les envies de pleurer et les envies de tuer. Puis la culpabilité. Sida mental est le livre des recoins obscurs, l'album photo sans retouches. »

Julio José Ordovás - Heraldo de Aragon / Artes & Letras

* * *

« Le style direct, télégraphique, du narrateur, creuse la dureté de chaque mot qui compose ainsi une fresque d'illusions perdues : c'est la rage de vivre de celui qui sait qu'il n'y a pas d'avenir. Du moins, pas pour lui. La prose de Lionel Tran est, ne le nions pas, extrêmement dure. Elle frappe fort par son apparente simplicité, dessine une génération perdue, avec quelques références culturelles à peine, perdue dans la société du spectacle. Au tournant de tout et de rien.

Un texte, enfin, d'approche autobiographique réaliste, qui entre en rapport avec l'évolution (ou plutôt l'« in-volution ») sociale de ces dernières décennies du pays voisin : le déracinement des classes les moins nanties, les révoltes de la rue, l'asphyxie. Et une spirale de violence interminable qui met en doute, parmi beaucoup d'autres choses, les journées utopiques de Mai 68 – Michel Houellebecq a retourné aussi le couteau dans la plaie et de quelle façon ! Très troublant. »

Rafa Martínez - Levante EL MERCANTIL VALENCIANO

* * *

« Tran criblé les pages avec le canon de sa prose. Une prose qui vise, atteint, qui déchi-quète, le canon du revolver dissimulé sous les mots. Le roman de Tran est une véritable déflagration. Et il n'utilise pas des balles à blanc mais des munitions à tête creuse pour faire encore plus mal. C'est une bombe réelle, une bouffée d'air nauséux qu'accentue la blancheur de sa colère et de sa rage. »

Aldope - Barcelona Review

* * *

« Estomacs sensibles s'abstenir

Lire Sida mental c'est observer la béance d'une blessure dans la peau et y mettre le doigt, sans douleur, sans sentiment. Lionel Tran écrit au bistouri et sa fiction sadomasochiste ressemble à un ver de terre qui pénètre dans des galeries obscures, de plus en plus ténébreuses, de plus en plus profondes, s'enfonçant dans la partie la plus sombre de l'âme humaine.

La monotonie, la redondance et l'invariabilité sont constantes dans Sida mental et ceci n'allourdit pas le discours, au contraire, cela l'amplifie, le rend plus destructeur, profond. (...) La cruauté est l'axe autour duquel gravite ce roman. La cruauté entre les enfants, la cruauté de la mère envers le narrateur-protagoniste. La cruauté über alles.

Lionel Tran (il faut bien le dire) dessine ce petit cosmos avec grand discernement, de manière précise, sans moraliser (que le lecteur en tire la leçon lui-même). Il radiographie parfaitement la cruauté silencieuse dont seules des objets inanimés ou des insectes souffrent entre les mains du protagoniste. Comme si cette miniaturisation de la violence était, en réalité, une métaphore de la macroviolence que vit notre monde et que chaque génération apprend. »

Alfonso García-Villalba – El Faro de las letras (Murcia)

* * *

« Malgré ses 150 pages, Sida mental (Pérférica), de l'écrivain Français Lionel Tran, est l'un de ces romans qui marquent leur temps. Il s'agit là, selon moi, d'un livre du calibre de Transpotting de Irvine Welsh ou de American psycho de Brest Easton Ellis. Elaboré à la manière des meilleurs récits témoignage, le roman de Tran a la force des grands romans qui combattent la tiédeur émotionnelle en temps de crise et de noirceur.

Dans Sida mental, Tran évoque la violence accumulée et stratifiée dans toutes les sphères de la vie, de la sphère purement physique, à la sphère morale et sociale. La maîtrise de l'auteur Français de ses matériaux est totale. (...) Comme La nausée de Sartre, Sida mental est un plongeon dans une région de l'âme habitée par l'étrangeté d'exister. (...)

Je ne sais pas si Sida mental est un grand roman, mais je sais que c'est l'un des rares romans publiés en 2008 que l'on n'oubliera pas. Je ne sais pas si Lionel Tran est un génie, mais je sais qu'on peut lui être reconnaissants d'avoir été capable de porter un regard adulte, inquiétant et perturbateur non seulement sur sa génération, mais aussi sur le phénomène de la violence qui les gagne toutes, car ceci nous fait espérer que le roman puisse encore être une arme chargée pour le futur. »

Antonio Bordón - LA PROVINCIA / DIARIO DE LAS PALMAS

* * *

« Ecrire pour faire mal. »

Miguel Espigado - Quimera N°313

* * *

(articles espagnols traduits par Inti Mendoza)

<http://www.ego-comme-x.com>